

« Nourrir l'espoir que l'Iran renaîtra de ses cendres »

Farah Pahlavi, celle qui fut impératrice d'Iran, vit en exil entre les États-Unis et Paris, où elle nous a reçus en exclusivité. Aux côtés de son mari, Mohammad Reza Chah, elle a contribué à faire entrer l'Iran dans la modernité. Une femme proche de la population iranienne et qui a brisé de nombreux tabous. PROPOS RECUEILLIS PAR EMMANUEL RAZAVI, HILDA DEGHANI-SCHMIT ET ÉRIC PINCAS-PHOTOS ALFRED YAGHOBZADEH

HISTORIA – Majesté, en quoi l'avènement de la dynastie Pahlavi a-t-il incarné une ouverture au progrès en Iran ?

Farah Pahlavi – Lorsque je me souviens du passé, de mon enfance et de ma jeunesse, je me rappelle qu'en Iran, le développement a vraiment commencé sous le règne de Reza Chah le Grand. Puis feu sa Majesté Mohammad Reza Chah a pris le relais. Il a entrepris énormément de projets dans différents domaines pour faire avancer notre pays, issu, comme vous le savez, d'une grande civilisation, d'une grande culture et d'une grande histoire.

Quelles sont d'après vous ses réformes les plus marquantes ?

Il y a eu ce que l'on appelle la « révolution blanche » de 1963. Alors qu'avant cette période, les femmes n'avaient pas le droit de voter ou d'être élues, leur émancipation leur a permis d'obtenir la liberté de le faire, ainsi que l'éga-

lité avec les hommes. Il y a aussi eu la réforme agraire, qui fut très importante, car jusque-là les paysans ne possédaient rien. Cette réforme leur a permis d'acquérir leurs propres terrains. Au même moment, il y a eu également la création d'une « armée du savoir », qui consistait à envoyer de jeunes hommes diplômés enseigner dans les villages du pays où il n'y avait pas d'écoles, au lieu de les envoyer au service militaire.

À titre personnel, quels souvenirs forts gardez-vous de cette période ?

Je me souviens être allée à Chiraz, où j'avais participé à un déjeuner avec de jeunes étudiantes. Elles m'avaient demandé : « Si des garçons participent à "l'armée du savoir", alors pourquoi pas nous ? » J'en ai alors parlé à mon mari, Sa Majesté le roi. Et les filles ont pu se joindre à ce projet. Avec cette « révolution blanche », le roi souhaitait en réalité que le développement bénéficie à tout l'Iran, y compris aux villages les

plus reculés. Comme je voulais servir mon pays, alors j'ai voyagé et je suis allée presque partout. Je rencontrais autant les paysans que les officiels, les femmes et les enfants. Je rapportais au roi ce qui m'avait marqué, les manques que je constatais et qu'il fallait combler, tout comme les problèmes qui m'apparaissaient importants. À cette époque, il y avait beaucoup d'organisations non gouvernementales, composées d'experts. J'ai pris la présidence honoraire de plusieurs d'entre elles et nous avons fait pas mal de grandes choses, dans de nombreux domaines.

Dans les années 1960, vous avez fait tomber de nombreux tabous dans le domaine social et la santé publique. Vous avez notamment tenu à rencontrer des lépreux. Vous souhaitiez qu'on arrête de les stigmatiser et qu'ils puissent aussi se réinsérer une fois guéris. En quoi vous sentiez-vous responsable d'eux ?

J'ai été très marquée, lorsque j'étais à l'école Jeanne-d'Arc, par un Français dont j'ai malheureusement oublié le nom, qui était venu nous parler de cette maladie. J'avais lu aussi un livre intitulé *Soledad aux yeux verts*, qui racontait l'histoire d'une femme qui avait la lèpre et vivait sur une île. À cette époque, le monde entier craignait la lèpre. Je n'étais pas médecin, mais j'avais appris que cela n'était pas aussi contagieux qu'on le disait et que l'on pouvait en guérir. Il existait,...



Dernière impératrice d'Iran En janvier 1979, Farah Pahlavi a dû quitter son pays avec toute sa famille après la chute de la monarchie, entamant un long exil, avec un attachement particulier à Paris.

... en Azerbaïdjan iranien, un endroit où vivaient les malades de la lèpre. Ils étaient soignés par des médecins venus d'Inde, car les praticiens iraniens ne s'y rendaient pas : seules les sœurs de la Charité les visitaient. Les religieux iraniens, quant à eux, n'y allaient que pour les enterrements. Je suis donc allée les rencontrer. Je me rappelle à quel point j'étais gênée une fois parvenue sur place, car il y avait dans mon entourage une personne qui leur a jeté des gâteaux. Il y avait là des hommes, avec leurs femmes et leurs enfants, auxquels je suis allée parler. J'ai constaté que parmi eux, beaucoup étaient guéris, mais qu'ils ne pouvaient pas retourner dans leurs villages. À mon retour, j'en ai donc parlé à Sa Majesté et il a décidé de leur donner un terrain qui se trouvait dans l'est de l'Iran, près de la province du Khorassan. C'est ainsi que ces anciens malades guéris ont fondé le village de Behkadeh, qui, avec l'aide du gouvernement iranien, est devenu l'un des plus avancés. À tel point que beaucoup d'Iraniens non malades voulaient y résider ! De mon côté, j'ai demandé aux médecins et aux universitaires de mieux faire connaître cette maladie. La seule et première personne qui a embauché un malade guéri de la lèpre est Marcel Baltazard, alors directeur de l'institut Pasteur d'Iran.

Avec le roi, vous avez été précurseurs dans de nombreux domaines, notamment celui de l'écologie.

Comment vous est venue cette prise de conscience, avant même certains pays occidentaux ?

Sa Majesté accordait beaucoup d'importance à l'écologie et l'agriculture. Je me souviens que tous les matins, lorsqu'il sortait du palais, il s'inquiétait de savoir s'il avait plu. Si on lui répondait négativement, il se montrait mécontent. Si on lui répondait positivement, il demandait alors dans quelle partie du pays la pluie était tombée. L'Iran étant un pays assez aride, il avait fait planter beaucoup d'arbres. Les arbres, comme les forêts, le préoccupaient particulièrement. Il avait aussi conscience que les énergies fossiles, comme le pétrole, ne seraient pas éternelles et qu'il fallait se tourner vers d'autres sources d'énergie,

“ Je voulais servir mon pays et je me suis investie dans une vingtaine d'associations qui travaillaient dans de nombreux domaines, qu'ils soient scientifiques, écologiques, médicaux ou culturels ”

notamment solaires [...]. Nous avons également été les premiers au monde à mettre en place le ramassage des ordures plastiques dans la nature.

Comment voyiez-vous votre rôle à cette époque ?

Je voulais être utile et apprendre. J'ai été scoute et cheftaine de louveteaux : je ne l'ai jamais oublié. Quand je me suis mariée, il n'était donc pas question que je reste repliée sur moi, au palais. Je rencontrais beaucoup de gens, qui abordaient avec moi les différents problèmes que je pouvais aider à résoudre. Je voulais servir mon pays et je me suis investie dans une vingtaine d'associations qui travaillaient dans de nombreux domaines, qu'ils soient scientifiques, écologiques, médicaux ou culturels.

Vous avez contribué à promouvoir la culture et l'art iraniens à travers le monde. D'où vous vient cette passion ?

Pour moi, la culture est très importante. J'avais d'ailleurs fait des études à l'école spéciale d'architecture à Paris, à une époque où il y avait peu de femmes

dans ce domaine. Or j'aimais cela. En Iran, on dit que « l'art appartient aux Iraniens et à eux seuls ». Lorsque l'on a perçu les revenus du pétrole, on a pu construire des musées pour y exposer nos œuvres, comme celui d'art contemporain de Téhéran. On a par exemple utilisé un terrain où défilait l'armée, pour y faire des musées, comme celui du tapis. On a aussi construit des bibliothèques pour enfants dans différents endroits. Là où il n'y avait pas de possibilité d'accès, on apportait des livres à dos d'âne par le biais du Centre pour le développement intellectuel des enfants et des jeunes. Nous avons également créé le festival d'art de Chiraz, qui œuvrait au dialogue des civilisations. Dans cette ville magnifique, avec ses jardins anciens, on écoutait de la musique traditionnelle iranienne à proximité de la tombe du célèbre poète Hafez [né à Chiraz vers 1325] en même temps qu'on écoutait de la musique occidentale sur les autres sites comme Persépolis. Il y avait là des personnes de toutes nationalités, de grands artistes du monde entier qui se rencontraient. C'était extraordinaire.



ALFRED YAGHOUBZADEH

Témoignage impérial Farah Pahlavi, qui fête cette année ses 87 ans, nous a accueillis vendredi 11 juillet dans son salon parisien. De g. à dr. : Farah Pahlavi, Éric Pincas, rédacteur en chef du magazine *Historia*, Emmanuel Razavi, grand reporter spécialiste du Moyen-Orient, et Hilda Dehghani-Schmit, membre du collectif Iran Justice.

Comment expliquez-vous que les philosophes français Jean-Paul Sartre et Michel Foucault aient tenu des propos aussi durs contre la monarchie iranienne, en 1978, quitte à travestir la réalité ?

Vous savez, il y avait tout un courant idéologique qui était contre la monarchie en Iran, comme le Toudeh, qui regroupait les communistes iraniens ainsi que d'autres groupes de confession marxiste, islamiste, les MEK [l'organisation des Moudjahidines du peuple iranien] aussi bien que les partisans du Front national iranien [cofondé par Mohammad Mosaddegh en novembre 1949]. Ils avaient des relais dans certains milieux de gauche à l'étranger. Je me souviens de toutes ces attaques contre nous dans

la presse européenne et américaine. Je ne dis pas que l'on n'avait pas de problème, mais pas à ce point-là, pas comme c'était raconté. Sa Majesté le roi exerçait un certain contrôle sur le pays, mais il voulait surtout l'ouvrir au monde et permettre aux gens de progresser en ayant accès à l'éducation. Tout a débuté quand on a augmenté le prix du pétrole, ce qui a mécontenté les Occidentaux. Ils ont donc commencé à nous critiquer. Une partie de la gauche est venue encourager les mollahs à prendre le pouvoir. Comme les communistes n'avaient pas de parti, puisque cela leur était interdit, les gens ne sont pas venus les soutenir au cri de « Vive Lénine », mais en criant « *Allah Akbar* » : c'était plus facile. Les religieux en ont profité et une fois au pouvoir, ils ont

assassiné ceux qui les avaient aidés. Les ennemis intérieurs et extérieurs ont été plus forts que nous. Maintenant, grâce à Internet, les jeunes Iraniens savent la vérité sur le roi et cette époque.

Quel message adressez-vous à ces jeunes Iraniens, notamment aux femmes ?

J'admire les femmes iraniennes. Malgré la prison, les assassinats, les tortures, elles ont le courage de réclamer leur liberté et leurs droits, ce qui était un acquis social avant la révolte de 1978. Ces femmes qui enlèvent leur voile ont un grand courage. Même si je vis en France et que je ne peux pas me comparer à elles, elles représentent des exemples pour moi. Je le dis toujours : il ne faut jamais perdre l'espoir, car la lumière vaincra les ténèbres et l'Iran renaîtra de ses cendres. Cela m'a aidé à survivre tout au long de ces longues années passées en exil. 